CÉCILE,

OU

LA RECONNAISSANCE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Français, le 15 nivôse an 5.

La bienfaisance oblige et ne calcule pas.

PAR M. SOURIGUERE.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, rue André-des-Arts, nº 27.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE, 1796.

PERSONNAGES.

SAINVILLE, négociant.	M. NAUDET.
CECILE sa fille.	M.elle MEZERAI.
LISETTE.	M.elle JOLY.
FLORIVAL, amant de Cécile.	M. SAINT-FAL.
ANTOINE, caissier de M. Sainville.	M. DUCROISY.
JOSEPH.	M. PICARD.
BENJAMIN.	M. MARSY.

La scène se passe à Paris, chez M. de Sainville.

CÉCILE,

OU

LA RECONNAISSANCE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE, LISETTE.

Vous voilà donc enfin parmi nous de retour!
La campagne en automne est un charmant séjour :
J'en conviens avec vous; mais avouez, Cecile,
Qu'elle est triste en hiver, et ne vaut pas la ville.
Et votre tante... Quoi! vous ne m'en dites rien?
Comment se porte-t-elle?

CÉCILE.

Elle se porte bien.

LISETTE.

Mais d'où vient, dites-moi, votre mélancolie?
Voudriez-vous cesser d'être aimable et jolie?
Songez que le chagrin en flétrissant le cœur,
Des roses et des lis altère la fraîcheur...
De vous voir triste, moi, la tristesse me gagne.
Dites : regrettez-vous par hasard la campagne?
Et Paris a vos vœux n'offre-t-il plus d'appas?

CÉCILE.

Lisette, laisse-moi : ne m'interroge pas.

LISETTE.

De vos réflexions ne peut-on vous distraire?

CÉCILE.

J'ai l'esprit occupé.

LISETTE.

Je perce le mystère :
M'y voilà maintenant : c'est le cœur, non l'esprit.

CÉCILE.

Pourquoi t'imaginer ce que je n'ai pas dit?
De ce que l'on se livre un moment a soi-même,
De ce qu'on pense enfin, s'ensuit-il que l'on aime?
En vérité voila de beaux raisonnemens!

LISETTE.

Vous voulez me cacher en vain vos sentimens,
Cécile, vous aimez.

CÉCILE.

Aimer! moi?

LISETTE.

Mais sans doute.

CÉCILE.

Cela ne se peut pas : tu vas le voir; écoute :
C'est le cinquième jour que je vois s'écouler,
Depuis l'évènement dont je te vais parler...
J'avais été dîner chez Eglé ma cousine :
De Bourbonne-les-Bains, tu sais qu'elle est voisine :
Après la promenade, et vers le soir enfin
Il fallut se quitter et se mettre en chemin.
Il était déjà tard : j'étais avec ma tante,
Nous n'avions avec nous que Claire sa servante.
Nous causions vaguement du tems, de la saison,
Lorsqu'en passant le bois qui mène à la maison,
Un coup de pistolet soudain se fait entendre.
Notre frayeur, Lisette, est difficile à rendre.

Il part un second coup, et du milieu du bois
Six brigands aussi-tôt s'élancent sur nous trois.
Nous voila sans défense en proie à leur furie,
Lorsqu'un jeune inconnu fond sur eux et s'écrie :
« Respectez l'innocence, infames assassins,
» Fuyez, ou vous allez tomber tous sous mes mains...
» Avancez, mes amis, dit-il d'une voix forte »...
A ces mots, les brigands que la frayeur emporte
Nous laissent aux genoux de notre bienfaiteur.
Il nous relève, et dit avec l'accent du cœur :
« Que je bénis le ciel et sa faveur suprême,
» Mesdames! Vous voila, grace à mon stratagême,
» Libres de tout danger : ah! que je suis heureux!
» Ces monstres sont en fuite, et j'étais seul contr'eux.
» J'ai quitté ma voiture, elle est sur la grand'route :
» Je ne sais quel instinct... Ah! c'est le ciel sans doute
» Qui m'a conduit ici, pour défendre vos jours ».
A peine ce jeune homme achevait ce discours,
Que nous étions devant la maison de ma tante :
« Mesdames, reprend-il, une affaire pressante
» Me rappelle a Paris : recevez mes adieux,
» Florival, a regret, se dérobe a vos yeux »...
Je cherche a l'arrêter, pour faire, en sa présence,
Eclater les transports de ma reconnaissance;
Mais, hélas! mes efforts, mes vœux sont superflus;
Il est loin, et déja je ne l'apperçois plus...
Depuis ce moment-là, je l'avourai, Lisette,
Rêveuse, impatiente, agitée et distraite,
Je porte malgré moi, dans le fond de mon cœur,
L'image et le bienfait de mon libérateur...
Eh bien, vois; est-ce-là de l'amour?

LISETTE.

Quelle enfance!
Non! c'est évidemment de la reconnaissance...

Que ce jeune inconnu me semble intéressant!

CÉCILE.

Ah! si tu l'avais vu... mais c'est qu'il est charmant...
Ce n'est pas toutefois la fraicheur de son âge,
Ni l'éclat séduisant dont brille son visage,
Qui causent et mon trouble et mon émotion :
Non, je ressens, Lisette, une autre impression.
Eh! comment oublier son air noble et modeste,
Et sa délicatesse en cet instant funeste,
Où par son dévoûment, sans armes, sans secours,
Au péril de sa vie il a sauvé mes jours?

LISETTE.

Ce serait une lâche et noire ingratitude.

CÉCILE.

Tu vois donc maintenant de mon inquiétude
La cause légitime, et les motifs secrets?

LISETTE.

Oui, du votre mon cœur prend bien les intérêts.

CÉCILE.

Me fuir et me laisser sans aucune espérance
De lui pouvoir parler de ma reconnaissance?

LISETTE.

Cette avanture là tient un peu du roman,
Et moi, je ne crois pas, je le dis franchement,
Que de ce Roman-ci le héros magnanime
Se décide à garder très-longtemps l'anonyme.

CÉCILE.

Dans le trouble où tu vois mon esprit incertain,
Juge si ce Mondor qui recherche ma main,
Rend bien chers à mes vœux les plaisirs de la ville.

LISETTE.

Quoi! ce vieux radoteur, cet avare indocile

Prétendrait, tout de bon, devenir votre époux?

CÉCILE.

Lui-même.

LISETTE.

Se peut-il, quoi? ce doyen des foux!

CÉCILE.

Il espère, dit-il, m'obtenir de mon père.

LISETTE.

Et s'inquiète peu s'il sait ou non vous plaire?

CÉCILE.

L'argent, dit-il, l'argent: voilà tout son amour.

LISETTE.

Il s'y prend joliment pour vous faire sa cour.

CÉCILE.

Et qu'est-ce que l'hymen sans un époux qu'on aime,
Sans les plaisirs du cœur? tu le sens bien toi-même?

LISETTE.

Oh! le jeune inconnu penserait comme vous,
J'en suis sûre.

CÉCILE.

Vraiment?..... il a le ton si doux!
Et sa grace s'unit à tant de modestie!

LISETTE.

Je vois entre vous deux beaucoup de sympathie.

CÉCILE.

Tu ne le connais pas.

LISETTE.

Mais tout ce qu'il a fait,
Mais tout ce qu'il a dit me prouve assez qu'il plaît,
Et que de lui déplaire on serait bien fachée.

CÉCILE.

A me contrarier tu sembles attachée.

LISETTE.

Je suis loin d'en avoir même l'intention ;
Mais c'est que je conçois votre position ,
Elle est vraiment pénible et mon cœur la partage :
Je suis de bonne foi , je dis que c'est dommage
Que ce jeune inconnu ne se présente pas.

CÉCILE.

Continue et jouis bien de mon embarras.

LISETTE.

C'est pour le dissiper que je parle au contraire...
Mais , attendez , je vois le commissionnaire
De votre tante : bon ! j'ai le pressentiment
Qu'il vient vous apporter un éclaircissement.

CÉCILE.

Encor , Lisette ! Enfin quelle est donc ta folie ?

LISETTE.

Comment ? vous rougissez ! que vous êtes jolie ?

SCÈNE II.

CÉCILE LISETTE, BENJAMIN.

LISETTE.

Que direz-vous de neuf , cher monsieur Benjamin ?

BENJAMIN.

Que je suis de cheus nous parti d'hier matin ,
Et qu'à mademoiselle , au nom de ma maîtresse ,
J'apportons ce billet écrit a son adresse.

(Elle ouvre la lettre et lit.)

CÉCILE.

Donne , le cœur me bat !

LISETTE.

Madame de Gercy
Comment se porte-t-elle ?

BENJAMIN.

A ravir , dieu merci.

LISETTE.

Et Monsieur Benjamin est-il toujours aimable?

BENJAMIN.

Il faut ben, et sur-tout quand je sommes à table.

CÉCILE.

Ciel! que viens-je de lire? et quel est mon espoir?
Il écrit à ma tante, il doit aller la voir :
Tu ne te trompais pas : oui, mon sort t'intéresse.

LISETTE.

Qui donc?

CÉCILE.

Lui, Florival. A votre aimable nièce,
Madame, présentez l'hommage de mes vœux;
Si son cœur le reçoit, le mien est trop heureux.

LISETTE.

La déclaration est en forme, je pense;
Vous pouvez vous livrer à la reconnaissance.

CÉCILE.

Je vais faire réponse à ma tante, à l'instant;
Viens; suis-moi, mon ami.

BENJAMIN.

Que je sommes content
D'avoir été porteur d'une bonne nouvelle?
(A Lisette.)
Je suis votre valet, ma chère demoiselle.
(Il sort.)

CÉCILE.

(Elle revient sur ses pas.)
Si Monsieur Mondor vient, Lisette, tu diras
Que je ne vois personne, ou que je n'y suis pas,
Entends-tu?

LISETTE.

Je sais bien ce qu'il faudra lui dire :
Reposez-vous sur moi du soin de l'éconduire.

(Elle sort.)

SCENE III.

LISETTE *seule.*

LA voilà maintenant au comble du bonheur !
D'une fille pourtant ce que c'est que le cœur !
A sillonner les airs la foudre est moins rapide,
Qu'un jeune cœur qui prend le sentiment pour guide.
Mon sexe dans l'amour met sa félicité :
Son partage est aussi la sensibilité...
Mais j'entends du bruit... C'est le père de Cécile :
Depuis près de huit jours son humeur difficile
Trouble impatiemment la paix de la maison :
Il se fâche, il s'emporte, et souvent sans raison.
Comme il s'en prend par fois au premier qui se montre,
Laissons-lui le champ libre, et fuyons sa rencontre.
Je me sauve...

(Elle sort.)

SCENE IV.

M. SAINVILLE *seul.*

(Il va à son bureau. Il tient un agenda à la main.)

TOUJOURS de nouveaux embarras !
Eh bien ! empressez-vous à servir des ingrats :
Un billet protesté, deux autres prêts à l'être :
Cinquante mille écus que je perdrai peut-être,
Car ces messieurs Polmar sont de vrais étourdis.
Dans leur correspondance ils font les beaux esprits.
Ils me font parvenir trois pages d'écriture,
Pour me parler de vers et de littérature.

Dans leurs lettres j'attends des nouvelles d'Hambourg :
Que me font-ils passer ?... un mauvais calembourg...
Les avis d'Amsterdam demeurent sans réponse :
La faillite de Flinks est tout ce qu'on m'annonce.

(Il crayonne.)

Quatre mille florins acceptés et rendus...
Mille fournis à Bloume : oh! ceux-là sont perdus...
C'est un de ces messieurs dont la bourse fourmille,
Un ci-devant laquais de mon ami Dorzille.
Heureux d'en être encor quitte à si bon marché!
Et ce fameux Williams, on dit qu'il s'est caché :
Après avoir tant fait de tours de passe-passe,
Sans doute il n'ose plus se montrer sur la place :
L'affaire est claire, allons : j'en serai donc encor
Avec ce fripon-la pour trois cents louis d'or.
Mais tout cela n'est rien : c'est la bassesse insigne
Du lâche Florival qui m'irrite et m'indigne.
Me tromper à ce point après ce qu'il me doit!
Devant les tribunaux je poursuivrai mon droit.
Des coups de la fortune, oui c'est-la le plus rude :
De la mauvaise foi s'être fait une étude!
M'emprunter pour deux jours vingt mille écus comptant
La veille qu'il devait présenter son bilan!
Ah! c'est un tour infâme et qui me décourage...
Le commerce aujourd'hui n'est plus qu'un brigandage...

(Il tire sa montre.)

Il est bientôt midi; c'est l'heure du courrier :
Le tems presse... Où peut donc être allé le caissier?
Ce bon-homme jamais... Ah! je le vois paraître.

SCENE V.

SAINVILLE, ANTOINE.

SAINVILLE.

Allons, monsieur Antoine : il est tard; il faut être

Dans ce qu'on entreprend toujours expéditif.

ANTOINE.

Ah! c'est que malgré moi, l'âge me rend tardif:
Je me suis vu jadis aussi leste qu'un autre;
Mon sang coule aujourd'hui moins vîte que le vôtre;
Mais votre tour viendra...

SAINVILLE.

Fort bien... Et Florival,
Qu'en dites-vous, Monsieur?

ANTOINE.

Je n'en dis pas de mal.
Autant que vous, Monsieur, je le crois honnête homme.

SAINVILLE.

Après m'avoir dupé d'une aussi forte somme,
Et me l'avoir volée en un mot dans les mains!
Il est, Monsieur, il est le plus vil des hommes.

ANTOINE.

Il a beaucoup perdu dans plusieurs banqueroutes.

SAINVILLE.

Sur sa mauvaise foi vous formeriez des doutes!

ANTOINE.

Oui: je le connais trop pour soupçonner son cœur
D'avoir a l'intérêt sacrifié l'honneur.

SAINVILLE.

C'est un fripon, vous dis-je, et j'en ferai justice:
Vous verrez mon huissier; je veux qu'on le saisisse,
Il faut un exemple.

ANTOINE.

Et, s'il n'est que malheureux!

SAINVILLE.

C'est un banqueroutier bassement frauduleux.

ANTOINE.

Peut-être fera-t-il honneur à ses créances?

SAINVILLE.

Je ne me berce point de vaines espérances.

ANTOINE.

S'il a trop entrepris... Fait-on tout ce qu'on veut?

SAINVILLE.

L'honnête homme jamais ne fait plus qu'il ne peut.
La loyauté, Monsieur, est l'ame du commerce;
Et sans la loyauté, malheur à qui l'exerce!

ANTOINE.

Vous avez la raison et les loix pour appui.

SAINVILLE.

Que l'on risque son bien... mais pour le bien d'autrui,
Je vous le dis, Antoine, et le dirai sans cesse,
Quiconque le hasarde est sans délicatesse.
En sa faveur ainsi ne me parlez donc plus :
Vos soins pour me gagner deviendraient superflus...
Expédiez d'abord le courier de Bayonne,
Vous remplirez après l'ordre que je vous donne.
Renvoyez à demain les lettres pour Cadis.
Je n'accepterai point ces traites sur Paris.
Famin n'est point venu : que cet homme est étrange!
Portez-lui le montant de la lettre-de-change.
Endossez les billets de monsieur Léonard;
Vous lui souhaiterez le bon jour de ma part.
A propos je... Mais non : je vais finir d'écrire :
Je ne crois point avoir autre chose à vous dire...
Ah! quand l'Huissier viendra, qu'on me fasse avertir.

(Il entre dans un cabinet voisin.)

SCÈNE VI.

ANTOINE *seul.*

(Il cachette des lettres.)

Cela suffit, monsieur... il faudra voir venir.

Il n'est pas étonnant qu'il se fache et qu'il gronde.
C'est un homme si vif... le meilleur cœur du monde :
Mais voilà cependant, et certes c'est beaucoup,
Trois faillites qu'il vient d'essuyer coup sur coup ;
Je ne conçois plus rien maintenant aux affaires :
Ce papiers, les Courtiers et leurs droits usuraires...
C'est le diable ! et monsieur Sainville a bien raison...
Mais monsieur Florival ne peut être un frippon :
Je le soutiens encore... Ah ! que n'ai-je la somme ?
Que j'irais de bon cœur l'offrir à ce brave homme !
A ses engagemens il ferait vite honneur,
Et moi, je goûterais les plaisirs d'un bon cœur.

SCENE VII.

ANTOINE, LISETTE *dans le fond.*

LISETTE.

Sachons adroitement, pour contenter Cécile,
Ce qui cause l'humeur du bon monsieur Sainville.

ANTOINE.

Je n'ai pas grand crédit : tentons ce que je peux :
Si je réussissais je serois trop heureux.

LISETTE.

Ma maîtresse demande à parler a son père.
Je le croyois ici.

ANTOINE.

Vous vous trompez, ma chère,
Allez, monsieur Sainville est dans son cabinet.

LISETTE.

Puis-je entrer ?

ANTOINE.

(*Il ferme ses livres.*)
Ah ! ma foi, voyez-le, s'il vous plait.

LISETTE.

(Elle va voir.)

La porte est fermée.

ANTOINE.

Oui ? frappez...

LISETTE.

Et s'il s'emporte ?

ANTOINE.

Si vous n'osez frapper, attendez donc qu'il sorte.

LILETTE.

Il vaut mieux que j'attende, oui, vous avez raison.
Ce monsieur le Caissier est un peu sans façon :
De le faire jaser il n'est pas bien facile.
Monsieur Antoine ?

ANTOINE.

Eh bien ?

LISETTE.

Qu'à donc monsieur Sainville ?
Il s'est fâché tantôt : n'est-ce pas avec vous ?

ANTOINE.

Qui vous instruit si bien ?

LISETTE.

Vous saurez entre nous,
Qu'à ce qu'il vous disait, j'ai su prêter l'oreille.

ANTOINE.

Vous avez écouté ?

LISETTE.

Très-peu.

ANTOINE.

C'est à merveille.

LISETTE.

Je n'ai rien distingué de ses discours confus :
Tout ce que j'entendais étoient des sons perdus...

Mais ce qu'il vous disait, vous allez me le dire.

ANTOINE.

Ah! c'est trop juste : allons je vais vous en instruire.

LISETTE.

Ah! que je suis contente!

ANTOINE.

Il a grondé sur-tout
Contre..... mais attendez : regardez avant tout,
Lisette, si quelqu'un par hasard nous écoute :
Vous savez ce que c'est par vous même :

LISETTE.

(Elle monte au haut de la scène.)

Sans doute.

Personne!

ANTOINE.

Savez-vous bien garder un secret?

LISETTE.

Qui, moi? comme vous même.

ANTOINE.

En ce cas il faudrait
Ne rien dire de plus peut-être pour ma gloire;

LISETTE.

Ah! méchant : vous cherchez à vous en faire accroire :
Mais parlez : je commence a m'impatienter.

ANTOINE.

Vous le voulez; eh bien, je vais vous contenter.
L'humeur que malgré lui montre monsieur Sainville,
Est peu de chose au fond; il trouve que Cécile
Pour des modes, des riens, dont j'ignore le nom,
Dépense follement, depuis qu'en sa maison

Près

Près d'elle à son service elle a placé Lisette.

LISETTE,

(*à part.*)

L'insolent ?..... Quoi ! Monsieur dit cela ?

ANTOINE.

Je répète

La conversation.

LISETTE.

Ah ! ah ! c'est singulier.

(*A part.*)

Le perfide me sert un plat de son métier.

ANTOINE.

M. Sainville dit qu'éprise d'elle-même,
Lisette à se parer met son bonheur suprême,
Qu'elle est très-curieuse et fait mal son devoir,
Qu'elle vient écouter aux portes du comptoir,
Qu'elle est devant sa glace au lever de l'aurore,
Et veut toujours savoir ce qu'il faut qu'elle ignore.

LISETTE.

(*A part.*)

Le traître.

ANTOINE.

Songez-bien que vous m'avez promis
D'être discrète ; ainsi tout ce que je vous dis,
Lisette, gardez-vous d'en parler à personne.

LISETTE.

Il me raille.

ANTOINEE.

(*à part.*)

Je crois que la leçon est bonne ;
Vous ne répondez pas ?

LISETTE, *à part.*

Cachons lui mon dépit.
Moi, trahir un secret ! adieu, cela suffit.

Je vous quitte, et je vais rejoindre ma maîtresse.

ANTOINE.

Je sais d'autres détails,

LISETTE.

Oh! c'est bon : je vous laisse;
Cela ne presse pas et Cécile m'attend :
Renvoyons l'entretien : adieu, sans compliment.
(*à part.*)
Je saurai me venger, ou je ne suis pas femme.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ANTOINE *seul.*

Elle a beau se contraindre, elle enrage dans l'ame,
De sa discrétion je suis sûr cette fois,
Oui, ce secret sera bien gardé je le crois...
Pour rendre du caissier la besogne complette,
Il ne manquerait plus que d'avoir de Lisette
A contenter encor la curiosité :
Cela ne se peut point du tout envérité.
Mais monsieur Florival... son sort me désespère :
Il est bien malheureux pour un homme d'affaire,
Pour un négociant digne de son état,
Qui se montra toujours honnête et délicat;
Que le bien général plus que le sien occupe,
De passer pour frippon, tandis qu'il n'est que dupe.
Monsieur Sainville, oh! oui lui-même, j'en réponds
Il reviendra bientôt de ses préventions :
Il ne veut rien entendre, il a tort : mais qu'importe ?
Il faut que tôt ou tard la probité l'emporte.
Cécile vient ici : suivons notre dessein,
Et pour l'exécuter allons tout mettre en train.
Elle a l'air bien pensif contre son ordinaire :
A ses réflexions laissons-là toute entière.

SCÈNE IX.

ANTOINE, CECILE.

CÉCILE.

Bonjour, monsieur Antoine. Est-ce que vous sortez ?

ANTOINE.

Je vais, mademoiselle .....

CÉCILE.

Un moment, écoutez :
Tirez-moi, s'il vous plaît, de mon inquiétude.

ANTOINE.

Qu'avez-vous ?

CÉCILE.

Mon bonheur et ma plu douce étude
Sont de plaire à mon père et de le voir content,
Vous ne l'ignorez pas.

ANTOINE.

Oui, c'est un fait constant.
Votre cœur est si bon.

CÉCILE.

Depuis une semaine
Il est triste, rêveur, et je vois avec peine,
Qu'il n'a plus envers moi le même empressement.

ANTOINE.

Il vous aime toujours, croyez-le :

CÉCILE.

Assurément
Si j'osais en douter, je serai sans excuse :
Mais il est changé : rien ne lui plaît, ne l'amuse.
Je tremble, hélas ! qu'il n'ait sujet d'être chagrin.

ANTOINE.

Que voulez-vous ? Le ciel n'est pas toujours serein,

B 2

Et souvent le commerce est en proie aux orages.

CÉCILE.

Le sien éprouve-t-il quelques désavantages,
Quelque dérangement?

ANTOINE.

Vous avez trop d'esprit
Pour pouvoir ignorer que tout n'est pas profit.

CÉCILE.

Je ne suis point tranquille; et je vous dis sans feinte
Que ce que j'entends là redouble encor ma crainte.

ANTOINE.

Tant pis! vous avez tort, et vous ne devez pas
Vous chagriner du tout : non, ce n'est point le cas.
Il est bien vrai qu'il perd une très-forte somme,
Avec quelqu'un qu'il croit n'être pas honnête homme :
Comme il hait les fripons, il a beaucoup d'humeur;
Mais monsieur Florival est un homme d'honneur;
Il ne l'a point trompé, j'en jure sur ma tête :

CÉCILE.

Quoi! monsieur Florival?

ANTOINE.

Oh! c'est un homme honnête...
Vous le connaissez?

CÉCILE.

Oui; je le connais de nom.

ANTOINE.

Eh bien! cet homme-là peut-il être un fripon?

CÉCILE.

Non, non; la probité doit être son partage;
Mais, Monsieur, dites-moi : quel peut être son âge?

ANTOINE.

Environ soixante ans.

CÉCILE.

Mais il a donc un fils...

ANTOINE.

Oui, qui dans ce moment est, je crois, à Paris.
Un jeune homme charmant, en outre fils unique:
Son père l'envoya très-jeune en Amérique,
Pour faire le commerce, au sein de ses parens:
Il en est arrivé depuis très-peu de tems.

CÉCILE.

(A part.)
C'est lui-même! c'est lui.

ANTOINE.

L'ordre de le poursuivre;
Ah! je serai peut-être obligé de le suivre!

CÉCILE.

Le poursuivre! grand Dieu!

ANTOINE.

Voyez mon embarras;
Votre père le veut.

CÉCILE.

Ne le poursuivez pas.

ANTOINE.

Je le voudrais bien, moi: mais, hélas! comment faire?
Il faudrait de l'argent pour arranger l'affaire.

CÉCILE.

De l'argent, dites-vous: eh bien, nous en aurons:

ANTOINE.

Ce n'est pas bien facile.

CÉCILE.

Oui, nous en trouverons.
O mon cher Florival! voici l'instant peut-être,
Où ce que je vous dois, je puis le reconnaître.
Je te rends grace, ô ciel! de permettre à mon cœur
De pouvoir s'acquitter envers mon bienfaiteur...

Monsieur Antoine; allons, la chose est très-possible;
Suivez les mouvemens de votre ame sensible.

ANTOINE.

Mais comment voulez-vous ? il faut vingt mille écus.

CECILE.

Avec mes diamants j'en aurai beaucoup plus.
Ils sont d'un très-haut prix, vous le savez vous-même,
Je les tiens de ma mère ; à son exemple j'aime,
J'aime à rendre service à tous les malheureux :
Je vais vous les chercher, vous remplirez mes vœux.

ANTOINE.

Pour monsieur Florival, qui, vous?

CECILE.

oui, moi, vous dis-je...
N'est-on pas trop heureuse alors que l'on oblige ?

ANTOINE.

Mais si monsieur Sainville apprenait par hasard...

CECILE.

Cette observation me vient de votre part !

ANTOINE.

Je dois vous observer que ma délicatesse...

CECILE (*avec humeur.*)

Et monsieur Florival, monsieur, vous intéresse;

ANTOINE.

Ah! si j'avois l'argent, qu'avec transport j'irais!...

CECILE.

Pourquoi donc refuser l'offre que je vous fais ?

ANTOINE.

Votre père m'estime, et j'ai sa confiance.

CECILE.

Moi qui connois son cœur, je vous prédis d'avance
Que de cette action il me saura bon gré.
Votre caisse sans doute est un dépôt sacré :

Vous n'y pouvez toucher sans vous rendre coupable;
Nais je ne pense pas que vous soyez blâmable
d'accepter des secours offerts avec plaisir
Pour monsieur Florival que vous voulez servir...
Et d'ailleurs se bienfait a-t-il rien qui me coûte?
Mes diamants, monsieur, vous le savez sans doute,
Sont des objets de luxe et ne me servent pas.

ANTOINE.

Oui, mais je crains... pardon !... voyez mon embarras.

CECILE.

Quand il s'agit de faire une action honnête,
Lorsqu'il faut obliger la crainte vous arrête!

ANTOINE.

Qui, moi? ce que je dis... vous comprenez fort bien...

CECILE.

Que pour rendre service on ne doit craindre rien.
Suivons l'impulsion de mon cœur et du votre,
Voilà le vrai bonheur; je n'en connois pas d'autre.

ANTOINE.

Que de vos sentimens la générosité
Fait honneur à votre ame!

CECILE.

Eh non en vérité!
Je remplis un devoir, et j'acquite une dette.

ANTOINE.

Je ne vous entends pas.

CECILE.

Oui, je vous le répète,
Une dette, un devoir: ne vous étonnez plus:
Les services qu'on rend ne sont jamais perdus,
C'est un fond qui produit tôt ou tard... Le tems passe,
Allons, suivez mes pas: secondez-moi de grace:
Chaque heure de retard est peut-être un grand mal
Pour la tranquillité de... monsieur Florival:

ANTOINE.

Je ne puis résister à tant de bienfaisance.
En cas d'événement j'ai la douce espérance
De pouvoir retirer moi-même les bijoux,
Cédons,

CECILE.

Vous hésitez ! voyons, que dites vous?

ANTOINE

Cécile, je me rends : votre bon cœur m'entraîne.

CÉCILE.

Venez... Voici mon père... Ah ! qu'est-ce qui l'amène ?
Il a besoin de vous sans doute : eh bien, je sors.
Je vais tout préparer : vous, faites vos efforts
Pour être bientôt libre... Ah ! je jouis d'avance
Des plaisirs délicats de la reconnaissance.

(Elle sort.)

AATOINE.

(Il essuie ses yeux.)
Quelle personne aimable, et quel excellent cœur !

SCENE X.

SAINVILLE, ANTOINE.

SAINVILLE.

(Il tient un papier.)
Je vous ferai bien voir, monsieur l'homme d'honneur,
Si c'est impunément toujours que l'on friponne.
Je ne veux désormais me fier à personne.
Eh bien ! monsieur Antoine, avez-vous vu l'huissier?

ANTOINE.

Non, monsieur; car j'achève à l'instant mon courrier.

SAINVILLE.

Allons, dépêchez-vous ; voyez-le, et qu'il poursuive.

ANTOINE.

Il faut donc...

SAINVILLE.

M'obéir.

ANTOINE, *à part.*

Que sa réponse est vive !

Si j'osais cependant vous observer encor...

SAINVILLE.

Je ne veux rien entendre, et vous avez grand tort
D'insister davantage... Il est inconcevable
Que vous vous obstiniez... je suis inexorable.

ANTOINE.

Mais laissez-moi, monsieur, dire un mot seulement.

SAINVILLE.

Je n'entends rien, vous dis-je : allez, et promptement.

ANTOINE.

Que la façon de voir de Cécile diffère,
En cette occasion, de celle de son père.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

SAINVILLE, *seul.*

Ce bon monsieur Antoine! oui, telle est sa candeur,
Qu'il pense que tout homme est un homme d'honneur.
Sa crédulité fait l'éloge de son ame,
Certes il s'en faut bien, au fond, que je le blâme :
Je sais, depuis long-temps, qu'au siècle où nous vivons,
Les braves gens toujours sont dupes des fripons;
Mais moi, pour l'intérêt et l'honneur du commerce,
Je veux faire punir tout fripon qui l'exerce.

SCENE XII.

SAINVILLE, JOSEPH.

JOSEPH.

Quelqu'un avec monsieur demande un entretien.

SAINVILLE.

Comment se nomme-t-il?

JOSEPH.

Monsieur, je n'en sais rien.

SAINVILLE, *avec humeur.*

Je ne suis point visible ; allez que l'on me laisse.

JOSEPH.

C'est, à ce qu'il prétent, une affaire qui presse.

SAIVILLE.

Il n'importe ; sortez, et ne répliquez pas.

JOSEPH.

Cela m'est bien égal.

SAINVILLE.

Tout autre, en pareil cas,
Agirait comme moi.

JOSEPH, *en s'en allant.*

Quelle humeur est la sienne !

SAINVILLE.

Joseph, faites entrer : sur-tout qu'il vous souvienne,
Si l'on veut me parler, de me dire le nom
De quiconque viendra.

JOSEPA.

J'entends, monsieur, c'est bon.
(*Il sort.*)

SAINVILLE.

Ah ! c'est quelqu'importun, c'est quelque nouveau traître,
Qui, de ma bonne foi, veut se jouer peut-être.
Le voici; quelqu'il soit, je veux lui faire voir
Que rien, rien désormais, ne saurait m'émouvoir.

SCENE XIII.

SAINVILLE, FLORIVAL, JOSEPH.

FLORIVAL.

J'ai l'honneur de parler à monsieur de Sainville ?

SAIVILLE, *à part.*

C'est moi. Méfions-nous de mon cœur trop facile.

FLORIVAL.

Je voudrais, un moment, seul vous entretenir.

SAINVILLE, *à part.*

A quoi tend ce mystère? où veut-il en venir?

(Au domestique.)

Allez, retirez-vous.

LE DOMESTIQUE.

Je sors.

SAINVILLE

Je vous ordonne,

Joseph, de ne laisser entrer ici personne.

LE DOMESTIQUE.

Vous serez obéi, monsieur, cela suffit.

SAINVILLE, *à Florival.*

Nous voilà seuls, parlez.

LISETTE.

Ecoutons ce qu'il dit.

(Ici Lisette passe sa tête par la porte du fond qu'elle entr'ouvre.)

FLORIVAL, *à part.*

Il n'a pas l'air méchant, malgré son ton sévère,
Puissé-je l'attendrir en faveur de mon père!

(Haut.)

Ma visite, monsieur, sans doute vous surprend;
Mais veuillez m'écouter, je vous prie un moment,
Et vous en apprendrez le motif et l'excuse.

SAINVILLE, *à part.*

Le début est très-beau, c'est ainsi qu'on en use.

(Haut.)

J'écouterai, monsieur.

FLORIVAL.

Je ne suis à Paris

Que depuis quinze jours : absent de mon pays,

Dès mes plus jeunes ans, je viens du nouveau monde;
En riches commerçans ce beau climat abonde,
Et le commerce est là plus honoré qu'ici :
Vous ne l'ignorez pas, monsieur Sainville. Aussi
Mes parens ont-ils cru devoir, par préférence,
Dans ce pays lointain m'envoyer dès l'enfance.
Après avoir donné toute l'attention,
Tout le tems nécessaire à mon instruction,
Je revois ma patrie... Hélas! quel coup terrible,
Pour un homme d'honneur, pour une ame sensible!
Je trouve, en arrivant, mon père malheureux,
Obligé tout-à-coup, par un revers affreux,
Malgré sa probité, de faire banqueroute.

SAINVILLE, *à part.*

Ah! je le vois venir; quelque emprunteur sans doute.
(*Haut.*)
Monsieur c'est très-fâcheux, je plains votre malheur.

FLORIVAL.

Aussi-tôt n'écoutant que les lois de l'honneur,
Je songe à relever le crédit de mon père :
J'engage les bijoux que possède ma mère;
Je n'ai plus de repos; je cours tremblant, soumis,
Solliciter tous ceux qu'on croyait nos amis...
Mais, insensé, que dis-je? et quelle erreur cruelle!
Des amis! des amis! l'infortune en a-t-elle?

SAINVILLE, *à part.*

Il n'a que trop raison.

FLORIVAL.

Ceux-même à qui toujours
Mon père prodiga son crédit, ses secours,
M'ont traité le plus mal, pour les plus minces sommes;
C'est dans l'adversité que l'on connaît les hommes!
Je n'ai trouvé par-tout que des cœurs froids, glacés,
Egoïstes, ingrats, sur-tout intéressés.

SAINVILLE.

C'est dans l'ordre.

FLORIVAL.

Forcé de suivre une autre route,
Je me rends chez celui dont mon père redoute
D'avoir innocemment peut-être aigri l'esprit,
Chez celui qui toujours lui prêta son crédit,
Et dont il n'a jamais trompé la confiance;
Je le vois, je lui parle, je suis en sa présence.
Oui, voilà le sujet qui m'amène vers vous,
Le fils de Florival embrasse vos genous.

SAINVILLE.

Quoi! monsieur, se peut-il?... Levez-vous, je vous prie.
(*A part.*)
Antoine m'a joué ce tour, je le parie;
Cet homme veut absolument me voir ruiner.

FLORIVAL.

Ah! vous êtes ému?

SAINVILLE, *à part.*

Peut-il s'en étonner?

FLORIVAL.

O mortel généreux! touché de ma prière,
Oui, vous continuerez vos bontés à mon père.

SAINVILLE.

Levez-vous donc, monsieur... je ne saurais souffrir
Un homme à mes genoux.

FLORIVAL.

Ah! daignez consentir....

SAINVILLE.

J'en suis fâché, Monsieur; mais puisqu'il faut le dire;
Mon devoir à vos vœux me défend de souscrire...

FLORIVAL.

Le devoir dites-vous ?

SAINVILLE.

Je dirai plus, l'honneur,
La veille d'un bilan m'emprunter sans pudeur ! ...
Votre père, monsieur, peut-il être excusable ?
J'en appelle à vous-même.

FLORIVAL.

Il vous semble coupable,
Il n'est que malheureux : il fut de bonne foi :
Vous ne devriez-pas l'accuser devant moi.

SAINVILLE.

Après ce qu'il a fait, je n'ai pas droit peut-être !...
Mais vous êtes son fils.

FLORIVAL.

Je m'honore de l'être.

SAINVILLE.

Je ne puis qu'admirer votre amour filial,
Mais je ne ferai rien pour monsieur Florival.
On ne trahit jamais deux fois ma confiance,
Voilà mon dernier mot.

FLORIVAL.

Contre mon espérance.
Je vous trouve, monsieur, sans pitié, sans égard ;
Ce traitement sans doute est dur de votre part,
Mais vous reconnoîtrez votre erreur je l'espère,
Et rendrez malgré vous, votre estime à mon père.

SAINVILLE, *à part.*

Cela ne se peut pas.

FLORIVAL.

Quoi ! vous jugez si mal ?...

SAINVILLE.

Monsieur, c'en est assez.

FLORIVAL.

Le fils de Florival

Vous fera bientôt voir que malgré sa détresse,
Son père a comme vous de la délicatesse,
Et ne mérite pas votre orgueilleux mépris.
(Fausse sortie.)

SAINVILLE, *à part.*

De son emportement je ne suis pas surpris.

FLORIVAL.

Aurait-il à souffrir votre horrible injustice,
Et serait-il gêné, s'il n'eût rendu service ?
Depuis plus de huit jours (en voici les garants)
(Il donne des billets.)
On devait lui payer quatre cent mille francs;
Les billets sont échus : voyez, voyez la somme,
Et celui qui la doit est pourtant honnête homme,
Il est votre parent, c'est monsieur Polémir...
Son secret, vous m'avez contraint a le trahir.

SAINVILLE.

O ciel! quoi! Polémir...

FLORIVAL.

Une fâcheuse affaire
L'empêche de payer ce qu'il doit à mon père,
Et mon père, monsieur, par générosité,
Sensible à son malheur, sûr de sa probité.
Pour ne point ruiner son crédit qui chancelle,
Se tait et porte au sien une atteinte mortelle.

SAINVILLE.

Tant pis ? On ne doit pas exposer son honneur.

FLORIVAL.

Parleriez-vous ainsi, si vous aviez son cœur ?
Qu'à l'égoïsme froid de votre ame insensible,
Cet acte généreux soit un acte impossible,
Je le conçois sans peine, et je n'insiste plus.
Je suis fier maintenant de vos cruels refus;

De pareils sentimens dont ma fierté s'indigne,
D'être mon bienfaiteur ne vous rendent plus digne.
Vous aurez votre argent, je peux vous l'assurer :
je ne m'abaisse plus jusqu'à vous implorer.
Mon père et moi, monsieur, ferons un sacrifice :
Vous n'aurez pas l'honneur de me rendre service.

(Il sort.)

SCENE XIV.

SAINVILLE *seul.*

Monsieur, oubliez-vous?... mais puis-je le blâmer?
La probité, l'honneur paraissent l'animer.
Il est jeune, sensible, il a du caractère,
Et c'est ainsi qu'un fils doit défendre son père.
Mais moi, de mon côté, j'ai fait ce que j'ai dû :
Prêter pour perdre encor! je n'ai que trop perdu.

SCENE XV.

SAINVILLE, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon père, à vos genoux, j'ose avec confiance,
Implorer vos bontés et votre bienfaisance.

SAINVILLE, *à part.*

Ma fille, levez-vous... Qu'est-ce donc? quel début?
Il serait singulier qu'elle même voulut...
Tu m'étonnes : eh quoi! lorsque ton mariage...

CÉCILE.

Je ne dois ni ne peux me taire davantage :
Ah! mon cœur se refuse à l'hymen qui m'attend.

SAINVILLE.

Comment!

CÉCILE.

Monsieur Mondor hélas! me déplaît tant :

Et

Et pour lui, malgré moi, j'ai tant de répugnance,
Que je renoncerais plutôt a l'éloquence,
Que de me décider a lui donner la main.

SAINVILLE.

Un autre de ton cœur à trouvé le chemin,
Ma fille, je le vois, et tu n'es pas sincère.

CÉCILE.

Mon père!....

SAINVILLE.

Tu rougis! un autre sait te plaire.

CÉCILE, *avec embarras.*

Je ne dis pas cela;

SAINVILLE.

Mais ton trouble le dit.
Et par ton embarras, ton secret se trahit.
Tu devrois cependant, considérer je pense,
Que de monsieur Mondor la fortune est immense.

CÉCILE.

Que me fait sa fortune? et qu'en ai-je besoin?
Vous aimer et vous plaire est mon unique soin.

SAINVILLE.

Je reconnais ma fille à ce tendre langage:
Mais Cécile, Mondor te plaîrait davantage,
Si quelqu'un plus heureux, que tu nommes tout bas,
Dans le fond de ton cœur ne le desservait pas.

CÉCILE.

Je n'hésiterai plus à l'avouer, mon père:
De mes vrais sentimens connaissez le mystère.
Lisez.
(Elle lui donne la lettre que Benjamin lui a apportée.)

SAINVILLE.

C'est de ma sœur... Mais qu'est-ce que je lis?

CÉCILE.

O ciel! remplis mes vœux... Vous paraissez surpris?...

SAINVILLE.

Le fils de Florival?...

CÉCILE.

Oui, je lui dois la vie:
Par de vils assassins elle m'était ravie,

Sans lui, sans ses secours et son courage heureux.

SAINVILLE.

J'en suis reconnaissant, de ce trait généreux.
Sans partager pourtant l'intérêt qui t'anime,
De son père sais-tu bien que je suis la victime?
Sais-tu qu'il me fait perdre aujourd'hui d'un seul coup
Soixante mille francs?

CECILE.

Mon père, c'est beaucoup.
Je vois qu'avec raison cela vous indispose,
Mais si le père à tort; le fils en est-il cause?

SAINVILLE.

Tu ne dois pas aimer le fils de Florival...

CECILE.

Eh le puis-je à présent?

SAINVILLE.

Tu me connaîtrais mal,
Si tu t'imaginais, qu'après ce qui se passe,
Le fils même, jamais a mes yeux trouvât grace.

CECILE.

Hélas! il n'est plus tems; je sens qu'il a mon cœur...
Ah! vous seriez fâché de faire mon malheur.

SAINVILLE.

Va, Cécile, crois moi, l'amour qui te possède,
Est trop récent encor pour être sans remède.
Je veux bien te donner le tems d'y réfléchir.
Et ton cœur n'aura pas de peine à m'obéir;
A regrèt, mon enfant, je me montre sévère,
Je le serais bien moins si je n'étais bon père.
Il faut, pour vivre heureux, avoir un peu de bien!
Ma fortune déjà se réduit presque à rien.
Du commerce aujourd'hui, qui peut prévoir les suites?
Ma fille que j'essuye encore deux faillites,
Et je ne pourrai plus assurer ton bonheur,
Cette idée est affreuse, elle afflige mon cœur.
Renonce a ton penchant pour ton repos, te dis-je;
Songes-y, tu le dois, et ton père l'exige.

(Il sort.)

SCENE XVI.

CECILE, *seule.*

Que vient-il de me dire; en y réfléchissant
Il croit que j'oublierai sans peine mon amant.
Oublier Florival!... Cela n'est pas possible;
Il m'a sauvé la vie, et mon cœur trop sensible...

SCENE XVII.

CECILE, LISETTE.

LILETTE.

Mademoiselle,

CECILE.

Eh bien!

LISETTE.

Je vous cherche partout.
Grande nouvelle!

CECILE.

Allons que s'ais-tu?

LISETTE.

Je sais tout.
J'ai vu l'inconnu.

CECILE.

Quoi!

LISETTE.

Lui-même... en conscience,
Vous avez bien placé votre reconnoissance,
C'est un joli garçon.

CECILE.

Lisette, tu l'as vû?
Mais où? Comment? voyons, répondras-tu?

LISETTE.

(Antoine entre ici.)

Comme vous êtes prompte!... à l'instant, ici même,
Ma curiosité, vous savez, est extrême,

CECILE.

Eh bien, monsieur Antoine, avez-vous réussi?

ANTOINE, *l'air très-fatigué.*

Je viens de terminer: tout va bien, Dieu merci!

CECILE.

Ah! que je suis heureuse!

ANTOINE.

Il faut que j'en convienne,
Cette affaire, entre nous, m'a donné de la peine.
Comment, en pareil cas, lorsque l'on est pressé,
Trouver un homme honnête et désintéressé,
Qui prenne les objets pour leur valeur réelle?
La bonne foi n'est pas aux marchands naturelle:
Lorsqu'il s'agit de vendre, ils vendent tout fort bien;
Mais faut-il acheter? ils veulent tout pour rien.

CECILE.

Que ne vous dois-je pas pour un si grand service?
Je saurai reconnaître...

ANTOINE.

Ah! rendez-moi justice,
Et croyez, s'il vous plaît, que mon plus grand plaisir
Sera dans tous les temps de pouvoir vous servir.

CECILE.

Vous êtes bien honnête,

ANTOINE.

Et puis mademoiselle,
Et puis cette action que je fais est si belle,
Que je trouve flatteur et je dirai bien doux,
Par elle de pouvoir m'associer a vous.

LISETTE.

C'est de l'hébreu pour moi: c'est en vain que j'écoute.

CÉCILE.

Autant qu'à moi l'honneur vous en est dû sans doute;
Je vous suis obligée; ah! ce sera toujours
A vous, qu'en pareil cas, Cécile aura recours.

ANTOINE.

Je serai toujours prêt à vous prouver mon zèle;
La somme est envoyée.

LISETTE.

On vient, mademoiselle.
Que vois-je? se peut-il? ne me trompé-je pas?
Oui, c'est votre inconnu qui porte ici ses pas.

CÉCILE.

Quoi! monsieur Florival!

LISETTE.

Le voila ; c'est lui-même.

ANTOINE.

Je l'ai vu bien enfant.

CÉCILE.

Ah! mon trouble est extrême.

SCENE XIX.

CECILE, LISETTE, ANTOINE, FLORIVAL.

CÉCILE.

Il est donc près de moi, mon jeune bienfaiteur!

LISETTE.

Combien cette entrevue intéresse mon cœur!

FLORIVAL.

Je desire parler à monsieur de Sainville.

(Jusqu'alors Cécile n'est point vue en face par Florival.)

CÉCILE.

Il est chez lui, monsieur.

FLORIVAL.

Ciel! je reste immobile;
C'est vous, mademoiselle! en croirai-je mes yeux?
(A part.)
Par quel événement la trouvé-je en ces lieux?
Je sens mon cœur frémir de crainte et d'espérance.

CÉCILE.

O vous, à qui je dois tant de reconnaissance,
Mon digne bienfaiteur, Florival, est-ce vous?
Ah! je suffis à peine à des transports si doux!

FLORIVAL, *à part.*

Son cœur avec le mien est-il d'intelligence?
(Haut.)
Que cet accueil me touche; ah! que votre présence
Enhardit mes transports et remplit mes souhaits!
Vous daignez?...

CÉCILE.

Et comment reconnaître jamais?...

Pardonnez à mon trouble, il est involontaire;
Vous le voyez, monsieur, je ne saurais le taire...
Après ce que je dois à vos soins généreux...

FLORIVAL.

C'est moi qui vous doit tout : depuis ce jour heureux
Où le ciel protecteur, que je bénis sans cesse,
Vous offrit a mes yeux brillante de jeunesse,
Sous les traits des amours qui parent vos appas,
Livrée à la merci d'infâmes scélérats,
Sans défense, en désordre, et belle de vos larmes,
Sachez que Florival soupire pour vos charmes;
Dès ce rapide instant, oui le plus tendre amour
A vos loix, malgré lui, l'enchaîne sans retour....
Oserois-je espérer maintenant que vous même?...

CÉCILE.

Eh! qu'ai-je à desirer puisque florival m'aime?

FLORIVAL.

L'ai-je bien entendu? quoi : le don de mon cœur.....

CÉCILE.

Est un bienfait de plus de mon libérateur.

FLORIVAL.

Dans quel ravissement ce tendre aveu me jette!
Qu'il cause de plaisir à mon ame inquiète?
Mais, pourrai-je daigner excuser ce souci,
Vous demander comment vous vous trouvez ici;
Chez monsieur Sainville?

CÉCILE.

Ah! ce n'est pas un mystère.
Il est bien naturel que je sois chez mon père.

FLORIVAL.

O ciel! monsieur Sainville.....

CÉCILE.

Est l'auteur de mes jours.

FLORIVAL.

Je suis perdu!

CÉCILE.

Qui, vous? quel est donc ce discours?

FLORIVAL.

Que pourrais-je espérer après ce qui se passe ?
Oubliera-t-il le ton, l'accent de la menace,
Que sa hauteur tantôt m'a fait prendre avec lui ?

CÉCILE.

Allez, rassurez-vous : je serai votre appui !
Je sais tout, Florival, et bien loin qu'il vous blâme,
Mon père, croyez-moi, rend justice a votre ame.

FLORIVAL.

Se peut-il ? quel es[illegible] offrez-vous à mes vœux ?
Du reste vous saurez [illegible]'un ami généreux
Qui ne dit pas son n[illegible] qui même veut le taire,
A fait secrettemen[illegible]venir a mon père,
Une somme qu'au votre [illegible] redoit par malheur :
En l'acceptant, il a d'abord fait au porteur,
Ainsi qu'il le fallait une reconnaissance.
Dans l'interval, moi, j'accours en diligence.
Chez monsieur de Sainville, afin de le payer.

LISETTE.

Comment ?

ANTOINE, *à part.*

Nous y voila,

LISETTE,

Monsieur est le caissier ;
Il pourra recevoir, et vous donner quittance.

ANTOINE,

Mademoiselle, non : un peu de patience ;
Monsieur Sainville est là : veuillez bien l'avertir.

LISETTE.

Allons, très-volontiers,

ANTOINE.

Mais je le vois venir.

CÉCILE.

O ciel rends à mes veux favorable mon père !

LISETTE, *à part,*

Nous allons voir comment va tourner cette affaire

SCENE XX.

CECILE, LISETTE, ANTOINE, FLORIVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

(Il tient un papier.)

Cela ne se peut point; c'est un tour infernal...
Mais qu'est-ce que je vois? le fils de Florival
Avec ma fille, ici! voudriez-vous me dire,
Dans ma maison, monsieur, quel motif vous attire?
Je suis bien étonné de vous revoir si-tot.

FLORIVAL.

Vous ne le serez plus, quand j'aurai dit un mot.
De vous avoir trompé mon père, incapable?
Je viens vous en donner la preuve incontestable.
La somme qu'il vous doit lui rentre en ce moment;
Pour mieux vous témoigner tout son empressement,
A peine il la reçoit, qu'a l'instant il s'acquitte...
(En regardant Cécile.)
C'était le seul motif, Monsieur, de ma visite.

SAINVILLE.

Qu'entends-je? Quoi! monsieur...

FLORIVAL.

Voici vingt mille écus
En billets au porteur : les intérêts de plus
Sont compris dans la somme.

SAINVILLE, *à part.*

Il faut que je le dise :
J'ai peine à revenir encor de ma surprise.

FLORIVAL.

Quant aux engagemens faits par notre maison,
Vous voudrez, s'il vous plaît...

SAINVILLE.

Oui, vous avez raison :
Remettez-les, Antoine.

ANTOINE.

Ah! c'est juste.

CÉCILE.

Mon père,
Aviez-vous donc sujet de vous mettre en colère,

Et d'en vouloir si fort à monsieur Florival ?

ANTOINE, *à part.*

(Il cherche toujours.)

La remarque est bonne.

SAINVILLE.

Si je le jugeais mal...

Il avait contre lui, Monsieur, les apparences.

FLORIVAL.

On est victime, hélas! souvent des circonstances.

SCENE XXI et dernière.

LES PRECÉDENS, JOSEPH.

JOSEPH, *à Sainville.*

(Sainville prend la lettre.)

Une lettre, Monsieur.

CÉCILE.

Quel retour! quel bonheur!

ANTOINE.

(Il est venu du bureau.)

Voilà tous vos effets, Monsieur : c'est de bon cœur
Qu'Antoine vous les rend, et qu'il vous félicite.
Vous avez arrangé cette affaire bien vite.

FLORIVAL.

C'est un bonheur pour moi.

ANTOINE.

C'est un plaisir pour nous.

SAINVILLE.

Que veut dire ceci... Cette lettre est pour vous,
Monsieur Antoine.

ANTOINE.

Elle est...

(Il regarde l'adresse.)

SAINVILLE.

Elle est à votre adresse.

Et je n'y comprends rien, Monsieur, je le confesse.

« Je n'ai pu encore, Monsieur, tirer le parti conve-
» nable des bijoux que vous m'avez remis ce matin :
» mais j'ai en attendant satisfait à votre empressement,

» comme je vous l'avais promis. Je me suis transporté
» moi-même chez M. Florival; je lui ai offert, de la
» part d'un ami, qui se nommera en tems et lieu, la
» somme convenue. Après quelques explications hon-
» nêtes, il l'a acceptée, moyennant son engagement,
» que je vous envoie.

» Je suis très-cordialement tout à vous,

DAVID ».

FLORIVAL.

O ciel!

ANTOINE.

Quel contre-tems!

CÉCILE, *à part.*

Tout va se découvrir.

SAINVILLE.

Qu'en dites-vous, Monsieur? Veuillez bien m'éclaircir.

FLORIVAL, *à part.*

Le caissier serait-il l'ami sensible, honnête?...

SAINVILLE, *au même*

Vous ne répondez pas? qu'est-ce qui vous arrête?
D'où viennent ces bijoux?

ANTOINE, *très-embarrassé.*

Monsieur, je vous promets...

LISETTE, *à part.*

J'y comprends maintenant moins que jamais.

SAINVILLE.

Votre embarras m'étonne... et quel est ce mystère?
Parlez donc:

CÉCILE.

C'est à moi de répondre, mon père.
Vous connoissez Cécile et l'état de son cœur,
Et tout ce qu'elle doit à son libérateur.
Pouvais-je, contre lui, vous voyant inflexible
Moi même à ses revers me montrer insensible?
De monsieur Florival vous êtes créancier,
Il vous doit de l'argent; mais moi, dois-je oublier
Qu'il m'a sauvé la vie en exposant la sienne;
Votre façon de voir n'est-elle pas la mienne?

Malgré votre rigueur, malgré votre courroux
J'ai fait ce que j'ai du, je suis digne de vous.
J'avais des diamants qui m'étaient inutiles,
Qui, malgré leur valeur, étaient des fonds stériles;
En suivant mon devoir, les élans de mon cœur,
J'ai su les féconder pour mon libérateur;
Voilà la vérité; voila tout le mistère:
Monsieur Antoine enfin, que Cécile, révère,
Par ses soins obligeans à suivre mes desirs
N'est que le confident de mes nobles plaisirs.

SAINVILLE.

Qu'ai-je entendu? Comment!

FLORIVAL.

O ma chère Cécile!

ANTOINE.

Je ne le puis nier: c'est vrai, monsieur Sainville.

SAINVILLE, *à part, avec sentiment.*

Ma fillè!... à sa place oui, j'en eusse fait autant.

CECILE, *avec émotion.*

Mon père!

LISETTE.

Tout ceci, je l'ignorais pourtant!

SAINVILLE.

Viens sur mon sein, ce trait m'attendrit jusqu'aux larmes!

CECILE.

Le plaisir d'obliger fait goûter tant de charmes!

SAINVILLE.

Quand on n'a pas surtout à faire a des ingrats.

CECILE

La bienfaisance oblige, et ne calcule pas.

SAINVILLE.

Vous voyez bien, monsieur, ce que ma fille pense,
Jusqu'où même pour vous va sa reconnaissance:
C'est a vous d'acquitter la dette de son cœur...

FLORIVAL.

Quoi! monsieur, ah! je suis au comble du bonheur!
Approuvez-vous mes feux? parlez, je vous conjure;
Ma dette est dès long-tems payée avec usure.

SAINVILLE.

Après ce qui se passe, il me conviendrait mal
De résister encor: Cécile, Florival,
Soyez heureux enfin, vous méritez de l'être.

CÉCILE.

O mon pére!

FLORIVAL.

Monsieur! eh comment reconnaître?...

SAINVILLE.

En aimant bien ma fille.

FLORIVAL.

Ah! pourrai-je la voir,
Et ne pas de l'amour ressentir le pouvoir?

SAINVILLE, *à Antoine.*

Des bonnes actions, vous confident docile,
Vous irez retirer les bijoux de Cécile.
(Il lui donne les billets qu'il a reçus.)
Voici la somme : et vous jeune homme généreux,
Reprenez ce billet.

FLORIVAL.

Mais Monsieur...

SAINVILLE.

Je le veux.
Donnez-le de ma part à monsieur votre père,
Dites-lui que toujours son amitié m'est chère;
J'étais avec raison prévenu contre lui,
Mais je suis pour jamais son plus fidèle appui.
Qu'il ne se gêne point : je puis et veux attendre.

FLORIVAL.

Qu'il m'est doux maintenant, Monsieur, de vous apprendre
Que ses engagemens vont tous être remplis!
Le vaisseau *la Concorde* est au port de Cadis.
Graces a son retour, de très-fortes remises
Par nos correspondans nous sont d'hier promises.

CÉCILE.

Tout succède à mes vœux!

LISETTE.

L'heureux évènement!

SAINVILLE.

Tant mieux! Je vous en fais, Monsieur, mon compliment,
Ainsi qu'a votre père.

FLORIVAL.

Ah! monsieur de Sainville!
Et vous, ô mon amie! adorable Cécile!
C'est à vous que je dois, et j'en fais vanité,
Le repos de mon père et ma felicité.

ANTOINE.

C'est ainsi que toujours, grace a la providence,
Une bonne action trouve sa récompense.

FIN.